

**LA POSSIBILITÉ DE TRADUIRE LA POÉSIE ANTIQUE LATINE :  
QUELQUES VERSIONS FRANÇAISES, ANGLAISES ET BULGARES  
DE LA POÉSIE OVIDIENNE ET D'UNE ÉPITAPHE LATINE /  
THE POSSIBILITY OF TRANSLATING ANCIENT LATIN POETRY:  
SOME FRENCH, ENGLISH AND BULGARIAN VERSIONS  
OF OVIDIAN POETRY AND OF A LATIN EPITAPH**

**Veronika KELBECHEVA**

Senior Lecturer, Ph.D.

(Medical University of Plovdiv, Bulgaria)

[veronikakelbecheva@gmail.com](mailto:veronikakelbecheva@gmail.com), <https://orcid.org/0000-0002-1045-9208>

**Abstract**

*The present text tries to compare different translations and interpretations of Latin poetic works. An everlasting discussion about the possibility to preserve the initial meaning and to transfer original codes into a new language medium, is illustrated within translations in three modern languages, from different linguistic groups – French, Bulgarian and English. Though the examples given in Latin are of different authorships, they all belong to the poetic genre and aim to illustrate how modern languages could translate and interpret classic verses and to what extent contemporary languages are able to stay loyal to the original. Classical Latin poems of Ovid and epigraphic epitaphs are chosen as being well known and challenging for many translators devoted to ancient texts. The poems of the roman poet Ovid have been studied by a lot of interpreters of classical antiquity and those chosen herein like Shilling, Sharankov, Bonniec and Frazer are some of the most representative. In Bulgarian medium a significant scientist in translation of old texts is Nicolay Sharankov whose interest in roman epigraphic inscriptions led him to some outstanding achievements, which are analyzed in this research. The study also compares different traditions and outlooks of how Latin poetry should be transmitted into the so-called source language or langue cible. Many diachronic studies show strong and feeble parts of different approaches. An overview of translations made in long periods of time makes possible to outline different paradigms for transmitting meaning and content. One less known material referred to is the work of Desjardins and his studies of Latin inscriptions found in Bulgaria.*

**Keywords:** Latin poetry, Aelia cara, Ovid, Fasti, translation, epitaph from Bulgaria

**Rezumat**

*În articol, ne propunem să comparăm diferite traduceri și interpretări în franceză, bulgară și engleză ale operelor poetice latine. Deși corpusul în latină nu aparține unui singur autor, toate elementele lui țin de genul poetic și ilustrează modul în care se traduc și se interpretează, în limbile moderne, versurile clasice, adică măsura în care limbile contemporane pot reproduce conținutul originalului. Poeziile clasice latine ale lui Ovidiu și epitafulurile epigrafice sunt alese ca fiind bine cunoscute și provocatoare pentru mulți traducători care se preocupă de texte antice. Poeziile poetului roman Ovidiu au fost studiate de o mulțime de interpreți ai antichității clasice, iar cei aleși aici, precum Shilling, Sharankov, Bonniec și Frazer, sunt cei mai reprezentativi. În mediul bulgar, un om de știință semnificativ, în tra-*

ducerea textelor vechi, este Nicolay Sharankov, al cărui interes pentru inscripțiile epigrafice romane l-a făcut să obțină câteva realizări remarcabile, care sunt analizate în această cercetare. În studiu, se compară, de asemenea, diferite tradiții și perspective asupra modului în care poezia latină ar trebui să fie transmisă în așa-numita « langue-cible ». Multe studii diacronice dau în vileag părțile puternice și fabuloase ale diferitelor abordări. O privire de ansamblu asupra traducerilor realizate în perioade lungi de timp face posibilă conturarea diferitelor paradigme de transmitere a conținutului. Un material mai puțin cunoscut, la care se face referință aici, este lucrarea lui Desjardins despre inscripțiile latine găsite în Bulgaria.

**Cuvinte-cheie:** poezie latină, Aelia cara, Ovidiu, Fasti, traducere, epitaf din Bulgaria

L'objet de ce commentaire est constitué de deux extraits de la poésie antique. Le premier texte est choisi comme objet de notre intérêt depuis les années que j'ai consacrées à travailler sur une œuvre classique en latin, appelée « Fasti » (« Les Fastes » en français), écrite par le grand poète latin Ovide. Publius Ovidius Naso est le nom latin complet du poète antique qui a vécu entre 43 av. J.-C. et 17 ap. J.-C. Bien célèbre avec « Les Métamorphoses » – le grand poème en hexamètre, consacré à la mythologie grecque, aux dieux et déesses, et au commencement du monde. En français, il y a de nombreuses traductions de cette œuvre. La première est faite au XVI<sup>e</sup> siècle par le poète Clément Marot, encouragé par le roi François I<sup>er</sup> qui a voulu, à cette époque, enrichir la langue française avec la richesse linguistique remarquée chez les poètes antiques. La Renaissance française est marquée par cette stratégie linguistique visant les emblèmes de locutions, la rhétorique et la beauté langagière d'avoir la sonorité pareille à celle des auteurs classiques. Les Grecs n'étaient pas sous-estimés bien sûr, mais vu que la langue française a son origine dans le latin, la tendance d'imitation était dirigée vers les modèles littéraires latins. En conséquence de cette aspiration, les traductions des « Métamorphoses » ont été multipliées au cours des siècles suivants et de nos jours le travail des traducteurs français sur l'œuvre ovidienne n'est pas arrêté. Ainsi, en 2019, un nouvel ouvrage est apparu. Le traducteur Olivier Sers a proposé « une retouche » de sa dernière traduction, faite en 2009 et chronologiquement plus récente à celle de Marie Cosnay, publiée en 2017 par les éditions de l'Ogre. La tradition en France de traduire les œuvres classiques témoigne d'une appartenance culturelle, d'une attitude ouverte envers les auteurs classiques et d'une politique dans les sciences humaines, destinée par les siècles à la connaissance de l'Antiquité comme un modèle de valorisation et d'imitation. Respectant la langue, les gens de lettres en France ont tenu en différents degrés les valeurs principales des langues classiques.

L'invocation, au commencement des « Métamorphoses », des quatre vers hexamétriques est devenue emblématique pour la littérature européenne et l'ambition de traduire et de transmettre ces vers en une métrique proche de l'originale domine dans la plupart des traductions en langues modernes<sup>1</sup> :

---

<sup>1</sup>La traduction de 1806, par G.T. Villenave, est faite en prose, mais la tendance générale montre une orientation générale vers le système métrique.

« Je veux dire l’histoire et les métamorphoses  
Des formes et des corps. Dieux, c’est votre œuvre aussi :  
Inspirez mon poème et guidez-en le fil  
De l’aurore du monde au matin d’aujourd’hui »  
(Ovide, *Les Métamorphoses*, trad. par Oliviers Sers, 2019) !

La seule traduction bulgare par Guéorguy Batakliiev que nous possédons existe en deux versions : celle de 1974 et une autre, rédigée en 1981, présentent les rimes d’Ovide en métrique, mais, pour un lecteur contemporain, sa langue semble très archaïque :

« Тегли духът ми да пея как в нови тела се превръщат  
формите. О, богове — та нали ги превръщате вие, —  
почина мой вдъхнове, водете стиха ми неспирен  
до настоящите дни от самото световно начало » (Батаклиев/Batakliiev, 1974) !

« Ииска душата да пея как в нови се превръщат  
формите. О, богове — та нали ги превръщате вие, —  
почина мой вдъхнове, водете стиха ми неспирен  
до настоящите дни от самото световно начало » (Батаклиев/Batakliiev, 1981) !

Les traductions nombreuses des « Métamorphoses » ovidiennes mettent ce texte à une place spéciale. Ainsi, il est plus estimé que les autres poèmes écrits par Ovide. Tel est aussi le destin de l’œuvre « Fasti » (« Les Fastes ») – un poème du calendrier sacré romain, écrit par Ovide pendant son exil à Tomi (aujourd’hui un territoire en Roumanie, situé au bord de la Mer Noire). L’ouvrage est consacré aux fêtes romaines depuis l’époque archaïque jusqu’au temps de la restauration religieuse d’Auguste. Les premiers traducteurs des « Fastes » en français sont Théodose Burette (1834) et Désiré Nisard (1857). Ils présentent leurs versions de la poésie ovidienne d’une manière explicative et descriptive. « Les Fastes » sont plutôt racontés, mais le fond grammatical de l’œuvre est transmis correctement par la langue cible. Le sens est préservé, tandis que les rimes sont complètement perdues dans la traduction.

Ce texte n’a jamais été traduit en bulgare. L’intérêt pour cette œuvre littéraire était toujours douteux comme elle est incomplète. Le calendrier sacré est présenté pour les six mois de l’année. Le début est marqué par le mois de janvier et le dernier c’est le mois de juin. Le reste est peut-être perdu à travers les siècles et juste la première partie a survécu de nos jours. Les suppositions qu’Ovide n’a pas fini sa dernière œuvre poétique sont raisonnables

---

<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/META/01.htm>. Les versions anglaises montrent la même chose : « Of bodies chang'd to various forms, I sing: Ye Gods, from whom these miracles did spring, Inspire my numbers with coelestial heat; 'Till I my long laborious work compleat: And add perpetual tenour to my rhimes, Deduc'd from Nature's birth, to Caesar's times ». <http://classics.mit.edu/Ovid/metam.1.first.html>.

aussi, puisque l’auteur affirmait qu’il avait remis à l’empereur seulement la moitié du poème. La bienveillance du dernier n’a pas été acquise et, peut-être, le poète a refusé de continuer pour terminer son œuvre. Le texte des « Fastes » propose une version latine des « Métamorphoses » en tant que le panthéon romain est au centre des sujets racontés avec les dieux honorés pendant les fêtes et les dates sacrées. Bref, « Les Fastes » sont l’autre texte de la même valeur, mais moins favorisé. Je propose plus loin une lecture comparative d’un extrait des « Fastes », consacré au Nouvel An – une fête d’origine romaine.

**« Les Fastes », Livre I (63-88)**

Les premiers vers sont une invocation à l’empereur dit Germanicus, neveu et fils adoptif de Tiberius. Le premier jour de l’année, les vocations et les vénération sont adressées au dieu Janus – symbole du commencement, gardeur des portes d’où vient son nom (*ianua* signifie « porte »). Il est une créature à deux têtes, bicéphale et fondateur de chaque gestion d’ouverture. Le vers suivant montre la fête du Nouvel An comme un des jours les plus importants dans le calendrier romain. Aujourd’hui, deux milles ans après le déclin de l’Empire Romain, le monde continue à célébrer ce jour comme un des plus importants de l’année.

En français, les deux traducteurs principaux de ce texte sont Henri le Bonniec et Robert Schilling. Chacun a choisi une manière à part de transmettre en français le texte ovidien. La traduction du Bonniec a essayé de mettre les vers latins en vers français et celle de Robert Schilling, étant plus scientifique, est construite plutôt en prose. Les deux traducteurs sont fidèles aux noms et toponymes latins, mais, dans certaines lignes, la diversité des possibles interprétations est montrée, soit pour imiter le modèle poétique, soit pour tenter à reconstruire la réalité festive romaine de ce jour férié :

Texte ovidien en latin	Traduction d’H. le Bonniec	Traduction de R. Schilling
« anni tacite labentis origo »	« toi qui ouvres l’année au silencieux glissement »	« toi, par qui débute l’année qui glisse en silence »

Le texte des « Fastes » n’est pas encore complètement traduit en bulgare, mais le début du Livre I a été déjà traduit, en 2011, par Nikolai Charankov qui propose une traduction hexamétrique et moins explicative : « Янус двуглави, начало на мълком пълзяща година ».

Les trois versions présentées dans notre étude réussissent à préserver le sens. Ainsi, celle d’Henri le Bonniec cherche une expression plus poétique, la version de Robert Schilling est orientée à raconter le contenu. Dans cette partie du poème, les traits culturels de la romanité antique coulent comme

d'une corne d'abondance. Le Nouvel An est marqué par les nouveaux consuls et les offrandes aux dieux (principalement de jeunes veaux), les rites qui sont accomplis. Les vers qui reconstruisent le point final de ce déroulement d'action fériée - « et nova conspicuum pondera sentit ebur./ colla rudes operum praebent ferienda iuveni/ quos aluit campis herba Falisca suis » - sont un défi pour chaque latiniste, c'est pourquoi les traductions ne coïncident pas vraiment :

Traduction d'H. le Bonniec	Traduction de R. Schilling	Traduction de N. Charankov
« La chaise d'ivoire, attirant les regards, <i>sent un poids nouveau</i> . De jeunes taureaux qui n'ont pas connu le joug et que l'herbe falisque a nourris dans ses pâturages, <i>offrent</i> leur cou au sacrifice ».	« Le siège d'ivoire qui attire tous les regards, <i>porte un nouvel occupant</i> . Des bouvillons qui n'ont pas connu le joug et qui ont été nourris dans les herbages <i>faliques offrent</i> leur cou pour le sacrifice ».	« <i>Сеца товара си нов тронът</i> от слонова кост. Шии за жертва <i>подлагат</i> невпрягани в рало телета, <i>пасли доскоро трева в тучни фалиски поля</i> ».

Nous trouvons que malgré le fait que la langue bulgare n'est pas de la famille latine comme la langue française, la traduction de Charankov témoigne d'une force poétique virtuose et de la fidélité à l'original en même temps. D'un autre côté, la langue de Bonniec et de Schilling est plus moderne que le bulgare de Charankov. Le traducteur bulgare comprend la langue cible comme un artéfact appartenant à son temps. Nous proposons encore pour l'analyse les traductions anglaises des « Fastes », faites par Frazer (en 1931)<sup>2</sup> et Wiseman (en 2011)<sup>3</sup> avec une distance dans le temps de 80 ans. La traduction de Frazer nous semble un sermon antique. Celle de Wiseman est faite en prose. Il n'existe pas de traducteur du latin qui n'ait pas senti le tourbillon des vers d'Ovide, mais la causalité de *translatio studii* domine dans la préparation professionnelle et, donc, les rimes peuvent faire place au mots descriptifs, privés de rythme. Evidemment, notre esprit se conforte en lisant les phrases métriques et l'idée de poésie dans le cerveau cherche de reconnaître les vers rythmiques pour identifier le genre poétique.

<sup>2</sup>See Janus comes, Germanicus, the herald of a lucky year to thee, and in my song takes precedence. Two-headed Janus, opener of the softly gliding year, thou who alone of the celestials dost behold thy back, O come propitious to the chiefs whose toil ensures peace to the fruitful earth, peace to the sea (Livre I, pp. 63-66).

<sup>3</sup>See, Germanicus - Janus announces a lucky year 65  
And is here at the start of my song. Tow-headed Janus,  
origin of the quietly gliding year, you who alone of the gods  
above see your own back, be present to bless our rulers, by  
whose labor the fruitful earth has peace secure, the sea has peace. (Livre I, pp. 65-73).

Du point de vue didactique, les deux manières de traduire sont utiles et nécessaires. Du côté linguistique, la traduction est une manière de compréhension et une position à l'égard du texte qui définissent la méthode choisie.

### Épitaphe d'Aelia

Nous continuons avec un texte latin dédicatif pour illustrer mieux cette opposition entre les deux manières de traduire. Il s'agit d'une inscription sur pierre tombale (qu'est une épitaphe), trouvée sur le territoire bulgare et revenant de l'Antiquité tardive. Cette inscription de la province de Mésie Inférieure est bien préservée. Le texte a été décodé et publié en français par l'épigraphiste bien connu Ernest Desjardins qui voyageait et explorait la région de la Bulgarie de Nord. Desjardins a vraiment été inspiré par ce texte qu'on peut définir comme une supplication amoureuse d'un époux veuf devant la mémoire de sa femme. La traduction française date environ de l'année 1868. L'inspiration des vers sur la pierre tombale a encouragé Desjardins lui-même de créer une pièce de poésie où il partage la trouvaille extraordinaire lors de son voyage en Mésie et nous comprenons que l'inscription dédiée à l'épouse décédée était incorporée en fontaine :

« Après dix-sept cents ans, un voyageur obscur  
Vient recueillir tes vers à l'angle du vieux mur.  
Ta prière, Fronton, n'a donc pas été vaine :  
La tombe d'Élia s'est changée en fontaine,  
Et la femme bulgare et les petits enfants  
Y remplissent leur cruche en automne, au printemps,  
Car elle est devenue un but de promenade,  
Et ta douce compagne est changée en naïade :  
La belle jeune fille a remplacé les fleurs ;  
L'eau pure de la source a remplacé tes pleurs » (Desjardins, 1868).

Après la publication de la traduction de l'épigraphiste français, Guéorguy Mihailov, épigraphiste bulgare, a publié, dans son corpus d'inscriptions de Bulgarie (Mihailov, 1986), ce texte latin avec une traduction en bulgare. À l'heure actuelle, en bulgare, nous possédons trois traductions de cette épitaphe, les deux dernières appartenant à Veselina Todoranova et Nikolai Charankov.

Les vers hexamétriques de l'inscription obligent les traducteurs à prendre en considération la version qui soit plus adéquate en langue cible. Pour Desjardins, la question a été prise au sein de l'esprit de son temps, quand les langues classiques et la mesure du vers étaient une partie inséparable de la traduction. C'est une tendance maîtrisée au lycée dans son temps, quand les modèles poétiques de la littérature européenne étaient appris par cœur depuis un très jeune âge. Cette formation mentale a exercé une grande influence sur la tendance de faire la langue-cible obéir à l'original. Outre cela, nous trouvons certaines *realia* mythologiques dans le texte en question :

- (1) « regina Ditis magni regis » (Reine des Enfers) : Dis Peter est le roi des Enfers antiques qui domine le monde inférieur, souterrain et il est aussi l'époux de la déesse romaine Proserpine, analogue à la déesse grecque Perséphone. Elle partage la possession des enfers avec son mari, c'est pourquoi Fronton s'adresse à elle ;
- (2) « globo Parcarum » (« les ciseaux des Parques ») : le *globus* (une pelote) des trois Parques sont les prophéties du destin humain qui portent, en latin, les noms de Nona, Decima et Morta. Dans la mythologie grecque, elles sont appelées les trois Moires – Clotho, Lachésis et Atropos. La traduction de « globo Parcarum » par « les ciseaux des Parques », effectuée par Desjardins, peut être expliquée au sens d'une volonté supérieure qui décide la fin de la vie humaine et coupe le fil de la vie ;
- (3) « Manes » (« les Destins ennemis ») : les Manes ne sont pas de dieux au sens chrétien du mot. Ils sont plutôt des « ombres errantes » dans le monde souterrain qui présentent une image mixte des êtres habitant au-delà. Les inscriptions sur les pierres tombales commencent souvent avec l'invocation « Dis Manibus » et c'est une dédication aux destins ennemis pour leur solliciter le respect de l'attente. L'appellation « destins ennemis » est de nature culturelle, comme la culture antique ne définit pas les Manes avec une connotation positive ;
- (4) « *Elysiis iubeas consistere campis* » (Champs Élyséens/Élysées/L'Élysée) : par contre, la place préférable pour les personnes mortes étaient les Champs Élyséens – un endroit frais et éclairé où vont les âmes des plus méritoires. Le boulevard bien connu à Paris porte son nom d'après cette *realia* antique ;
- (5) « *Lar mihi* » (« Seul était mon foyer ») : *lar* veut dire deux choses – un esprit gardeur du foyer familial et le foyer même ou bien le ménage. La place de toutes ces forces ou énergies qui protègent l'espace intérieur de la maison dans le monde romain a une solide présentation dans la vie quotidienne. La vie domestique tourne autour de petits fantômes qui bougent autour de nous. Ils multiplient le bonheur ou empêchent les dangers à nous arriver. Le poète antique a utilisé *lar* pour donner plus d'intimité aux vers vu que *lares familiales* sont l'entourage permanent dans la relation foyer-époux-épouse. Voici l'explication des variantes de traduction de ce syntagme en bulgare qui sont les suivantes : « домашно огнище » (Mihailov), « домашно божество » (Todoranova), « някога тя бе *домът* ми » (Charankov). Nous trouvons que généralement la préférence de Charankov est de traduire la poésie antique avec une certaine sous-entente. Cette manière de traduire montre que le traducteur ne veut pas sous-estimer

le lecteur. Ça laisse également un endroit imaginaire vide que le lecteur remplit par ces propres figurations et émotions ;

- (6) « nec munera Bacchi » (« les mets n’avaient point de saveur ») : le dieu Bacchus est la personnification de l’ivresse et de la volupté saisonnières. Le vin sur la table porte le sens de la présence divine parmi les plats. La préférence de Desjardins d’invoquer les mets fait allusion à sa propre culture endogène où à la tradition dans les provinces romaines autour de Thrace de porter culte à Bacchus. Dans beaucoup de ses traductions françaises des vers latins, Desjardins montre son talent poétique. Nous trouvons qu’il fait le meilleur possible pour transporter sans déformer le texte original. Il n’ose pas d’y mettre des changements factuels comme « Елия Кара » chez Todoranova quand on peut confondre « cara-chère » avec un nom de famille. Il préserve la vérité dans la langue cible en utilisant sa propre connaissance de la culture antique. Guéorguy Mihailov est aussi clair, mais un peu pathétique et ça c’est l’empreinte de son temps où la poésie latine et grecque est comparable à celle de nos poètes classiques comme, par exemple, Hristo Botev. Un des pionniers bulgares, qui était professeur des lettres classiques et conseiller pédagogique, Krum Dimitrov (1894-1948), a traduit en latin les vers de Hristo Botev et Ivan Vazov, ainsi que ses propres vers. La mode de traduire nos poètes en latin était, peut-être, un instrument pédagogique, mais ça a influencé aussi Mihailov qui était proche de cette génération. Aujourd’hui, nous trouvons la traduction de Charakov plus poétique, fidèle et élégante que les autres, parce qu’il avait mesuré en bonne quantité le rythme, la simplicité des mots choisis et les *realia* culturelles. Souvent, les traductions en prose comme celle de Todoranova qui nous donnent le sens mot-à-mot, peuvent nous servir de point de départ ou de moyen d’appui.

Toutes les versions que nous avons citées sur les pages de cet article, sont un travail de coordination entre les langues. Les différentes langues évoquent des images différentes basées sur un seul fondement. La diversité des moyens d’expression des mêmes idées en langues variables provoque parfois la naissance d’une nouvelle traduction en langue cible, motivée par la volonté d’ajouter quelque chose ou de réinventer la langue cible en fonction du nouveau travail. Traduire un original pose la question suivante : *Traduire quoi ?* Le rythme, les rimes, les notions spécifiques, le sens, tout le texte en tant que structure compliquée portant de différents aspects.

### Références

Desjardins E. (1868). *Lettre à M. Henzen sur quelques inscriptions inédites de Valachie et de Bulgarie, provinces de Dacie, de Mésie et de Scythie*. Tibérine.



Mihailov G. (1986). *Inscriptiones latinae in Bulgaria*.

Oliviers S. (2019). *Ovide. Les Métamorphoses*.

Paulian Cl. *La traduction métamorphose*. <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/10/31/metamorphose-ovide-cosnay>.

Батаклиев Г. (1981). *Овидий. Метаморфози*. Народна култура / Batakliiev G. (1981). *Ovidij. Metamorfozi*. Narodna kultura. <https://chitanka.info/text/25030-metamorfozi>.

Кръстева, И. (2017). *Вавилонски отклонения, Изток-Запад* / Kr"steva, I. (2017). *Vavilonski otklonenija. Iztok-Zapad*.

Шаранков Н. (2011). *Овидий. Фасты (I : 65-75)*, прев./ Šarankov, N. (2011). *Ovidij. Fasti (I : 65-75)*, prev.

### Sites

<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FAST/FI.html>.

<http://www.roma-quadrata.com/fastes.html>.

### Textes

Ovid. (1931). *Fasti*. J. Frazer (Trans.). Harvard University Press.

Ovide. (2003). *Les Fastes*. R. Schilling (trad.). Les Belles Lettres.

Ovide. (2004). *Les Fastes, Livre I*. H. le Bonniec (trad.). Les Belles Lettres.

Ovide. *Les Métamorphoses I*. (1806). G.T. Villenave (trad.). légèrement adaptée) <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/META/01.htm>.